



HAL
open science

Premier des singes, dernier des hommes ?

Claude Blanckaert

► **To cite this version:**

Claude Blanckaert. Premier des singes, dernier des hommes ?. Alliage : Culture - Science - Technique, 1991, 7 & 8, pp.112-129. hal-03406153

HAL Id: hal-03406153

<https://hal.science/hal-03406153v1>

Submitted on 29 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Rappports
toile (40 x 30 cm)

"PREMIER DES SINGES DERNIER DES HOMMES" ?

Claude Blanckaert

Les métamorphoses de l'homme-singe aux xvii^e-xviii^e siècles

L'antiquité connut le singe, en particulier le magot, répandu dans le monde méditerranéen, et Aristote (*Histoire des animaux*, II, 8) codifia son signalement en insistant sur l'ambivalence d'une nature véritablement «intermédiaire entre l'homme et les quadrupèdes». L'existence de formes «intercalaires», transitionnelles, était conforme à la gradation des espèces liées en une chaîne des êtres sans rupture¹. Le singe lui-même, objet d'attraction et de répulsion à proportion de sa ressemblance troublante avec l'homme, est souvent représenté dans les tapisseries médiévales comme symbole démoniaque, personnification du péché originel, du vice et de la laideur morale². Dans l'iconographie, il accompagne couramment Adam et Eve chassés du Paradis ; mais le symbole préexiste aux bestiaires moralisés des xiii^e-xiv^e siècles, et l'on trouve déjà dans les *Métamorphoses* d'Ovide la marque d'une disgrâce identique : «Le père des dieux, jadis indigné de la fourberie et des parjures des Cercopes et des méfaits de cette race artificieuse, d'hommes les changea en animaux hideux, tels que, bien que différant de l'homme, on pût leur trouver une ressemblance avec lui»³.

Le thème antique de l'homme sauvage, de l'anthropométamorphose peuplant de races monstrueuses les antipodes, hommes à queue ou à tête de chien, créatures velues inscrites dans la circularité d'un univers mythologique où s'abolit toute ligne de partage réelle entre l'humanité et l'animalité, bénéficie d'une tradition continue dans les grandes compilations des naturalistes de la Renaissance⁴. Paradoxalement, ce bestiaire onirique, hérité de Pline, Conrad Gesner ou Ulisse Aldrovandi, va trouver de nouvelles raisons d'actualité au xvii^e siècle dans les récits des navigateurs anglais, portugais ou hollandais.

La découverte des singes «anthropoïdes», essentiellement l'orang-outan d'Insulinde et le chimpanzé, précède de peu l'époque des Lumières. Loin de dissiper la fiction des formes mitoyennes qui abondent dans la représentation classique et médiévale, les descriptions des «satyres» asiatiques et africains, d'une remarquable ambiguïté, concourent à enrichir le concept de l'homme sauvage ubiquiste de nouveaux avatars exotiques. Ainsi revisité et alimenté par la curiosité des voyageurs, l'imaginaire zoologique du xvii^e siècle méconnaîtra la partition des espèces réelles. En fait, pour comprendre la caractérisation dominante des grands singes anthropomorphes, l'historien doit délibérément oublier les acquis positifs de la primatologie du dernier siècle. Le singe restera, et pour longtemps, «l'antipode monstrueux de l'homme civilisé» (A. Leroi-Gourhan).

Le «Satyre indien», animal d'un troisième genre

Aux xvi^e-xvii^e siècles, les récits de rencontre avec les anthropoïdes sont couramment de seconde main. Ils attestent généralement la transgression exubérante des frontières de l'altérité humaine sous le jugement de Dieu et l'ambivalence des caractéristiques zoologiques. Au témoignage de Olfert Dapper* :

«On trouve dans les bois une espece de Satyre que les Negres appellent Quojas-Morrou & les Portugais, Salvage. Ils ont la tête grosse, le corps gros & pesant, les bras nerveux, ils n'ont point de queue & marchent tantôt tout droit & tantôt à quatre pieds. Ces animaux se nourrissent de fruits & de miel sauvage & se battent à tout moment les uns contre les autres. Ils sont issus des hommes, à ce que disent les Negres, mais ils sont devenus ainsi demi-bêtes en se tenant toujours dans les forêts. On dit qu'ils forcent les femmes & les filles, & qu'ils ont le courage d'attaquer des hommes armez.»⁵

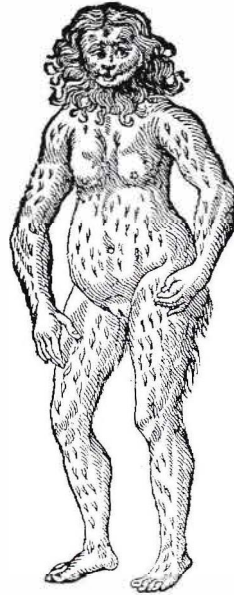
En nombre restreint, mais remarquablement convergentes, de telles narrations manifestent que ces «animaulx» «font un troisieme genre entre l'homme et le singe»⁶. Les plus grands d'entre eux «sont le plus capables d'entendement» et leurs mâles «éprouvent un désir violent pour les femmes»⁷. En 1630, le frère du jurisconsulte Hugo Grotius rapporte qu'est arrivé à La Haye en provenance de Guinée «un monstre, homme ou bête, je ne saurais le dire» destiné au prince Frédéric-Henri d'Orange⁸. Ce premier anthropoïde disséqué en Europe fut un chimpanzé d'Angola, décrit et figuré par l'anatomiste hollandais Nicolaus Tulpus sous le nom de «Satyre indien», selon la terminologie de Pline. Tulpus justifiait le nom de Satyre en rapportant que le roi de Sambos avait affirmé à Samuel Bloemart qu'à Bornéo ces «bêtes impudiques» éprouvaient une telle

* Dans les citations, j'ai conservé l'orthographe souvent déroutante des auteurs des xvii- xviii ème siècles.

passion pour les femmes qu'il leur arrivait «de les violer après les avoir enlevées».⁹

De fait, la nature des anthropoïdes échappe à l'analyse proprement zoologique : «monstrueux» par dégénération, ils scellent l'unité de la création organique dans la grande échelle des êtres, comme des hybrides mitoyens aux singes et à l'homme, tout à la fois éducatibles et lubriques, demi-bêtes issues des hommes et devenues telles dans un habitat sylvestre. Familiers du texte biblique, les lecteurs du Grand Siècle devaient sans doute assimiler le Satyre à quelque Nabuchodonosor «déchassé d'entre les hommes» qui, au récit du prophète Daniel (iv, 33), «mangea l'herbe comme les bœufs» et vit son poil croître d'une longueur égale à celle des plumes de l'aigle : «La plupart des Negres croyent que c'est une Nation étrangere, qui s'est venuë peupler dans leur País, & qu'ils ne peur de trahison, belliqueux l'anthropoïde si pour se tenir à dis-producteur: fei-Malgré les démentances, longue à se dissi-

L'historiographie retient principalement le récit du corsaire Andrew Battell, publié en 1625. Décrivant ces «intermédiaires Pongo», celui-ci figure l'archétype, deux siècles, du constructeur de massues. Le Pongo, «pandans toutes ses proportions pas plus d'inbête». Cette restriction faite au privilège de l'âme humaine, il concédait que ces animaux qui «vont de compagnie» couvrent leurs morts de branches et de bois en manière d'inhumation. Marque de respect ultime et pourquoi pas de prescience métaphysique ? L'auteur inaugura encore le mythe de Tarzan en montrant les Pongos voleurs d'enfants nègres et réalisant ainsi l'échange initial qui les associait à l'homme¹¹.



Orang-Outan d'après Bontius, 1658, British Museum

parlent point de vailler.»¹⁰ Grossier, et rebelle au travail, mule le mutisme tance de tout acte gnant, fainéant ! tis, la légende sera per.

phie retient principalement le récit en Angola Battell, publié en l'un de ces «monssous le nom de contribuera à forprévalant durant grand singe bipède, d'abris et habile Battell affirmait reil à un homme» portions, n'a toute-telligence qu'une

L'Afrique ne fut pas le seul berceau de l'homme-singe. Jakob de Bondt, dit Bontius, médecin hollandais installé à Java de 1625 à 1631, dressa le portrait

d'un «satyre femelle», à démarche bipède et capable d'émotions typiquement humaines (pudeur, larmes, etc.). De Bondt impatronisera le vocable «orang-outang», qui deviendra au XVIII^e siècle le terme générique sous lequel seront désignés et classés tous les anthropoïdes confondus :

«Vous auriez dit qu'il lui manquait seulement la parole pour être vraiment humaine. Les Javanais disent toutefois que ces êtres, tant mâles que femelles, sont parfaitement capables de parler, mais qu'ils s'en gardent bien de peur qu'on ne les force à travailler : voilà qui, par Hercule, est à mon sens risible ! Ils leur donnent le nom d'*Ourang Outang* [sic], ce qui signifie «homme des bois», et prétendent qu'ils naissent de la lubricité des femmes indiennes qui, sous l'empire d'une détestable sensualité, copulent avec des singes sans queue et des cercopithèques.»¹²

Dorénavant, les éléments du mythe de l'homme des bois, l'*Homo sylvestris*, sont en place.

Recopiés d'ouvrage en ouvrage, et parfois à distance séculaire, les rares représentations et descriptions nouvelles ne permettent pas de lever les équivoques¹³. En 1696, Joannes Zahn figure l'orang-outan de Tulpius parmi sa galerie des «hommes différents» aux côtés de l'homme sauvage hirsute, de l'homme à queue, du «cynocéphale», du «blemmye» acéphale ou du «panotie» aux oreilles extraordinairement hypertrophiées. À l'orée du XVIII^e siècle, ce processus de large intégration d'une humanité aux limites fantastiques garantit encore l'assimilation du grand singe dans la postérité d'Adam.

Bontius abandonnait aux «gamins qui n'ont pas de barbe» la fable des amours zoophiles des cercopithèques et des femmes indigènes. Mais en 1766 Buffon lui-même parlait encore en termes positifs des «mélanges forcés ou volontaires des négresses aux singes, dont le produit est rentré dans l'une ou l'autre espèce.»¹⁴ Il s'agissait là d'une vulgate autorisée dont on avait même tenté l'explication ou la justification : «On étouffe encore en Calabre quelques monstres mis au monde par des femmes, rappelle Voltaire dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Il n'est pas improbable que dans les pays chauds des singes aient subjugué des filles.»

En 1707, François Leguat publie le récit de son voyage aux Mascareignes et rapporte sa rencontre avec un «Singe extraordinaire» de grande taille et marchant droit sur ses «pieds de derriere». Leguat convient, avec «l'opinion commune» que «cette bête étoit née d'un Singe & d'une femme», ajoutant : «un Singe & un [sic] Esclave de Negritie, née & nourrie sans connoissance de Dieu, n'ont guères moins de raport entre eux, qu'il y en a entre un Baudet et une Cavalle.»¹⁵

résultent d'un croisement d'homme blanc et de grand singe¹⁸. De telles assertions sont recopiées de confiance. La gravure et les dessins de singes largement humanisés, campés en situation bipède, leur donneront une puissance d'évocation qui s'étendra loin dans le siècle des Lumières. Aussi bien Linné avouera-t-il que comme naturaliste, il «n'a pu, jusqu'à présent, tirer des principes de sa science aucun caractère grâce auquel il serait possible de distinguer l'homme du singe». Ses adversaires moins timorés, tels Cornelius de Pauw traitant de «chimere risible» la création de l'homme de nuit, ou Albrecht von Haller, n'auront de cesse de dénoncer ces rapprochements artificieux : «C'est tout juste s'il ne fait pas de l'homme un singe ou du singe un homme.»¹⁹ La fortune littéraire de «l'homme nocturne» sera pourtant assurée jusqu'à la fin du siècle par Restif de la Bretonne, qui lui donnera créance dans sa «Dissertation sur les Hommes-brutes» aux côtés des hommes sauvages à appendice caudal et des géants patagons²⁰. Le dessin ne contredira pas de sitôt ces premiers aperçus, copiés sans déshérence durant toute l'époque des Lumières à partir de sources anciennes.

Résumant deux siècles de littérature, Buffon conclura l'examen de la place de «l'orang-outang» dans la nature en notant que «si l'on ne faisoit attention qu'à la figure, on pourroit également regarder cet animal comme le premier des singes ou le dernier des hommes».²¹ Dans un contexte semblable, on ne s'étonnera pas de voir Rousseau manifester, dans la célèbre «note 10» du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, de justes réticences : «Nos voyageurs font sans façon des bêtes sous les noms de *Pongos*, de *Mandrills*, d'*orangs-outang*, de ces mêmes êtres dont sous les noms de *Satyres*, de *Faunes*, de *Silvains*, les Anciens faisaient des Divinités. Peut-être, après des recherches plus exactes, trouvera-t-on que ce ne sont ni des bêtes ni des dieux, mais des hommes.»²²

Dès 1741, Guillaume Rei prononçait cette réhabilitation. L'«Homme Sauvage d'Asie» trouvait place dans les «Espèces différentes d'Hommes», parmi l'Homme Blanc, l'Homme Nègre d'Afrique, l'«Homme Marin à queue de poisson» et l'«Homme Sauvage d'Amérique», autrement dit le Bradype, le paresseux ! Il reprenait des *Mémoires de Trévoux* (1701) l'idée que les hommes sauvages de Bornéo, les orangs-outans, assomment les passants pour leur sucer le sang, «qu'ils goûtent, comme un breuvage délicieux».²³

Pour mineure qu'elle soit dans le registre strictement descriptif, l'œuvre de Linné marque cependant une césure épistémologique sans précédent. Intégré au système de la nature, l'homme est en effet pour la première fois passible d'un statut taxinomique. A tout le moins son corps est-il celui d'un mammifère, premier des «Primates» si l'on veut, dont la singularité paraît échapper à toute investigation d'ordre anatomique ou comportemental. Toute-

fois, et en dépit de la grande audience de l'œuvre linnéenne, la philosophie zoologique tentera de régler au bénéfice de l'insularité humaine les conclusions scandaleuses tirées de la proximité des espèces nouvellement découvertes. L'identité des caractères *physiques* révélée par les naturalistes pourra tout aussi nécessairement témoigner contre l'identité *métaphysique* de l'homme et de l'orang-outan. L'âme humaine va faire la différence.

«Parle et je te baptise»

Déjà en 1698, Edward Tyson et William Cowper présentent à la Royal Society londonienne les résultats d'une dissection minutieuse d'un «orang-outang ou homme sauvage» (*Homo sylvestris*, en fait un chimpanzé), qu'ils dénomment «pygmée» et dont ils affirment la nature intermédiaire entre l'homme et les singes. Cet examen, publié en 1699, duquel il ressort que le sentent des affinités plus étroites avec l'homme qu'avec le singe classique, pour l'essentiel, donne d'ailleurs une doctrine de Tyson y subordonne expertise. Or, traits spécifique-pygmée, il compte traditionnel de organe de la phomiste s'était néanmoins l'incapacité dans le chimpanzé vi-voix humaine à la tains oiseaux. Si intermédiaire» comme l'homme, fonction ne dé-nes propres à l'accomplir²⁴. Dire que le singe porte le masque de la figure humaine n'est pas lui concéder la possibilité d'une «pensée» ou de son expression orale ; c'est affirmer au contraire, au nom d'une ressemblance anatomique, une prédestination surnaturelle de l'homme sur la terre. Tyson en concluait qu'une différence de nature spirituelle isole notre espèce au sein de la création. Buffon, à sa suite, couvre de son autorité cet arrêt majeur :



Jeune fille velue. (Les monstres d'Aldrovandi, 1640).

«Je l'avoue, si l'on ne devoit juger que par la forme, l'espèce du singe

pourroit être prise pour une variété dans l'espèce humaine : le Créateur n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme un modèle absolument différent de celui de l'animal ; il a compris sa forme, comme celle de tous les animaux, dans un plan général ; mais en même tems qu'il lui a départi cette forme matérielle semblable à celle du singe, il a pénétré ce corps animal de son souffle divin.»²⁵

Ainsi, Buffon conclut-il que «l'ame, en général, a son action propre et indépendante de la matière», conformément à la thèse cartésienne de l'«animal-machine», privé de langage et donc de pensée. Tout en la dépassant, Buffon s'inscrit donc aux côtés de Descartes dans une polémique ouverte dès le xvi^e siècle, concernant l'«âme des bêtes».²⁶ Contre Montaigne, il affirme que l'animal est mû par instinct et déchiffrable à travers une grille mécaniste et au tomatisiste. La parité des «machines» organiques que sont le corps de l'homme et celui du singe garantit le privilège ontologique de l'homme, argument que l'anthropologie monogéniste véhiculera durant tout le xix^e siècle.

En dépit des rapprochements, la hiérarchie régulière des êtres s'en trouve irrémédiablement menacée. Contre la classification linnéenne, accusée de donner appui au matérialisme, les auteurs d'orientation spiritualiste admettent que l'homme, incommensurable à l'animal, appartient non à l'ordre des Primates, mais à un véritable *règne humain* distingué du *règne animal* ; proposition édifée sur la sereine évidence que l'homme seul trouve en la sociabilité la raison de sa prééminence et que la société animale, si elle existe, comme c'est le cas chez le pongo de Battell, reproduit le destin de ses composants individuels. La thèse la plus générale avancée dans cette problématique discontinuiste est que l'homme est doué de raison, de liberté morale, de perfectibilité d'espèce, alors que le singe est déterminé à l'action par un ensemble d'instincts dépendant de la sensibilité corporelle. Cette thèse dépasse le cartésianisme de stricte obédience, qui tient pour assuré que l'animal est dépourvu de sensations et de sentiments. Mais quelles que soient les contradictions qui, d'auteur à auteur ou de siècle à siècle, pourraient nous interdire de généraliser, tous les spiritualistes se rencontrent en un refus semblable, qui touche à la question de la rationalité animale. La dichotomie de l'âme et du corps trouve à se conforter dans la phrase célèbre du cardinal de Polignac apostrophant l'orang-outan du Jardin royal, avec cette arrogance toute cartésienne : «Parle et je te baptise.» Ainsi que l'analyse Jean-Louis Poirier, cette injonction ne prenait aucunement la forme d'une trouble reconnaissance. L'animal manifestait sa nature par son mutisme même, il *disait* sa différence de simple bête «en se taisant, en refusant le dialogue» : «Le singe n'est pas l'image de l'homme comme l'homme est l'image de Dieu, mais son double inquiétant, animalité qu'on ne peut éloigner de soi, exorcisée par Polignac.»²⁷ Et Diderot, qui rapportait le propos du cartésien Polignac, de commenter : «l'intermédiaire entre l'homme et les autres animaux, c'est le singe. J'ai vu un homme singe :

Il ne pensait pas plus que le singe, il imitait comme le singe, il était maléfisant comme le singe, il ne parlait point, mais il jetait des cris comme le singe.»²⁸ Buffon n'aurait pas même concédé à cette caricature d'homme le pouvoir de l'imitation, car l'imitation suppose un dessein d'imiter, et par là une suite de pensées volontaires. D'où ce renversement critique : «L'homme peut, s'il le veut, imiter le singe, et le singe ne peut pas même vouloir imiter l'homme.»²⁹

En vérité, la ressemblance de l'homme et de la bête qui le singe sera mise en balance par une pléiade d'anatomistes spiritualistes qui refuseront le verdict linnéen. Dès 1764, Louis-Jean-Marie Daubenton, contredisant Buffon, définira, par l'examen de l'articulation du trou occipital et de la colonne vertébrale, la véritable posture quadrupède des grands anthropoïdes³⁰. Les singes domestiqués parvenus en Europe paraissaient ce qu'ils étaient : animaux dénaturés, contraints, monstres éthologiques. En Hollande, Petrus Camper, le meilleur spécialiste des orangs-outans de la seconde moitié du xviii^e siècle, démentira pareillement la dissection de Tyson en montrant que le singe ne peut pas émettre un son articulé proche de la voix humaine, qu'il en est empêché par des sacs laryngiens. Rétrospectivement, on s'assura que ce dispositif mécanique n'existe en réalité que chez l'orang d'Insulinde et n'a pas d'équivalent chez les pongidés africains et singulièrement chez le chimpanzé de Tyson. Camper avait donc tort d'imputer à l'anatomiste anglais une faute grossière de description. Mais pour la postérité, sa découverte, publiée en 1779, avait valeur de signe. Elle restaurait l'homme dans sa prérogative : «Et voyez avec quelle sage prévoyance la nature a distingué l'homme des singes qui lui ressemblent plus ! Elle n'a pas voulu qu'une bête vînt se mêler à la conversation humaine.»³¹ C'était faire justice de la prétendue dissimulation des singes, persévérant dans leur silence pour ne pas travailler.

A la fin des années 1790, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire et Georges Cuvier étudieront le «Pongo de Wurmb», le premier orang-outan adulte parvenu en Europe. Sur l'examen de son squelette, aux caractères théromorphes plus marqués que chez les jeunes individus étudiés jusqu'alors, ils affirmeront que la première erreur de leurs prédécesseurs était de croire que l'on peut descendre «par nuances presque insensibles de la nature humaine à celle des animaux».³²

Tout paraît indiquer de prime abord qu'au tournant du siècle, les investigations des naturalistes, l'importation de spécimens nombreux de pongidés de toute provenance et l'esprit critique ont ruiné, irréversiblement, les séductions archaïques des hybrides simiesques. Il serait cependant hasardeux de croire qu'en 1800 l'homme avait été rétabli dans ses droits inaliénables. Une autre tradition de recherche d'orientation libertine ou sereinement matérialiste s'employait dans la même période à «guérir l'homme de son humanité».

Des animaux à l'homme, la transition n'est pas violente

Dans les années 1740, paraissait le *Telliamed*, œuvre posthume du consul de France en Egypte Benoît de Maillet qui prolongeait, loin de toute image adamique, la tradition fantastique des histoires naturelles de Pline ou de Conrad de Megenberg. Maillet croyait à l'homme marin pourvu d'écaillés, à l'*Homo caudatus*, aux géants et aux nains légendaires. Il évoque le «petit homme» mort à Londres en 1698, autrement dit le pygmée anatomisé par E. Tyson et Cowper, sans paraître douter de son humanité. On lui avait d'ailleurs, rapporte-t-il, «ap-

pris à prononcer Le *Telliamed* témoignage de la précision des bornes des «hommes silencieux encore muet» se dont l'autre «tout un «singe d'une fi-avant qu'on décou-homme d'une espèce Rousseau, mais avec comparable, Maillet ves. La présomption sylvestres : «En ef-pas dire que ces créa-sent des hommes, bloient si fort, qu'il y à assurer qu'ils animaux.»³³ Dis-gulier, anachronique, auteurs trouvaient il-un écart radical, qua-positions morales et



Cercopithèque, selon Gesner

ques de l'homme et de la bête. Connu pour son inclination cartésienne, Buffon avait d'ailleurs, par une série de citations choisies des auteurs parlant des orangs-outans, accrédité la thèse que le «pongo» et le «jocko» manifestent des sentiments, des capacités mnémoniques ou des aptitudes pour l'apprentissage normalement impartis à notre seule espèce. Le singe accomplissait le service domestique, buvait son thé dans la tasse avec délicatesse, jouait de la cithare.³⁴ De l'aveu de son commentateur P.A. Latreille, l'orang-outan semblait faire «ce que nous faisons nous-mêmes, avant que notre raison se développât». Il était doué d'un «instinct supérieur». C'était dire autrement qu'«on avoit d'abord trop donné au singe : on lui a ensuite trop refusé».³⁵ Les solides attendus métaphysiques de Buffon étaient ainsi contrebalancés par l'expérience empirique de ses informateurs. Latreille enregistrait avec retard, mais non sans condescen-

quelques paroles». gnait ainsi de l'im-spécifiques. Il décrit vains», dont l'un trouve à Madagascar, velu» fut pris pour gure extraordinaire» vre qu'il «étoit un singulière». Avant un argumentaire multiplie les réser-profite aux créatures fet si on ne pouvoit tures vivantes fus-elles leur ressem-eût eu de la témérité n'étoient que des cours sans doute sin-quoique... D'autres logique de supposer litatif, entre les dis-les facultés psychi-

dance, une opinion moyenne. Pour nombre d'auteurs, les performances psycho-culturelles des animaux sont à raison de leur élévation dans la hiérarchie des êtres organisés, hiérarchie qui culmine sans rupture dans l'*Homo sapiens*. De là à faire de ces «êtres singuliers», capables de «police», «un dernier ordre entre les espèces humaines», il n'y avait qu'un pas, parfois franchi : ayant résidé à Sumatra en 1767, le voyageur-naturaliste Foucher d'Obsonville ne doutera pas, selon ses mots, que les «Sylvains» ou «Orank-Outank» savent faire «tout ce que l'on peut attendre d'hommes absolument sauvages» ; aussi le sentiment des Européens lui paraîtra-t-il «rien moins que décisif lorsqu'ils les releguent dans la classe des singes». ³⁶

La classification de l'homme dans la série linnéenne des Primates autorise la révision du statut métaphysique des êtres divers qui le jouxtent directement. En 1739, Linné signifiait que la loi de la nature valait pour tous les êtres vivants et que les animaux possédant un plus gros cerveau excellaient en finesse et en sagacité. De même, l'homme dominait le monde par sa raison³⁷. Au XVIII^e siècle, les naturalistes s'accommodent fort bien d'une telle proposition : dans sa lettre «sur l'âme des bêtes», Maupertuis défend le droit des brutes contre les sévices qu'autorisait le cartésianisme ambiant : «Une idée qui paroît assez naturelle, c'est que, dans toutes ces especes qui descendent par des degrés insensibles, les ames aussi suivent en quelque sorte le même ordre, & different entr'elles par des nuances insensibles de perfection.» Tant vaut l'organe, tant vaut l'aptitude. Maupertuis, qui mêle confusément l'homme à queue et le grand anthropoïde, développe cette idée :

«Je vois des especes d'hommes plus difformes et plus velus : leur voix ne forme plus des sons articulés comme les miens : je puis peut-être conclure qu'ils ne sont pas faits pour vivre en société avec moi ; mais je n'en dois pas conclure qu'ils n'ayent pas d'ames ; ni qu'il y ait dans la Nature un saut aussi énorme que le seroit celui qu'il faudroit supposer, si d'un Negre ou d'un Lapon animé d'un esprit qui s'apperçoit, & qui est capable de bien d'autres connoissances, on passoit tout à coup à une espece assez semblable à lui, mais brute & incapable de sentiment.»³⁸

Chez les Encyclopédistes, matérialistes pour la plupart, il est affirmé que le substrat encéphalique est lié à l'exercice du principe pensant comme la cause à son effet et qu'ainsi, selon les mots de Diderot, l'âme «n'est rien sans le corps». La différence de l'homme à la prétendue bestialité «n'est qu'une affaire d'organisation» ; la chaîne des êtres ne s'interrompt pas à l'animal «anthropoforme» (Rousseau), lequel fait montre de discernement à mesure des progrès que son anatomie réalise sur celle des espèces plus inférieures. Si la nature ne fait point de sauts, ne faut-il pas juger, note Cornelius de Pauw, qu'en lui le singe finit et l'homme commence ; «il fait la nuance entre deux grandes familles.»³⁹ C'est pourquoi ses vices signalent encore ses vertus :

«On accuse les Orang-Outangs d'aimer nos femmes plus que les leurs, & quelquefois de les violer ; ce qui suppose en eux des notions de beauté, qui ne s'accordent guère avec le simple instinct machinal qu'on leur prête ; il faut une série de raisonnements & de comparaisons pour préférer ainsi nos jouissances à celles que leur indique la nature ; car, enfin, la plus laide des Samojedes est plus belle que la Cléopatre des Orang-Outangs.»⁴⁰

Ce monisme de la substance, par où matière et esprit, le «physique» et le «moral», se conjoignent en un tout indivisible, inspire également l'œuvre de La Mettrie, l'*Homme-machine* (1748). Ce dernier prétend, par apprentissage d'un langage adapté aux enfants sourds, transformer «l'homme sauvage» simiesque en un «petit homme de ville, avec autant d'étoffe ou de muscles que nous-mêmes, pour penser et profiter de son éducation» ; anticipation aventurée qui repose sur cette certitude anatomique : «des animaux à l'homme, la transition n'est pas violente.»⁴¹ Les matérialistes, refusant toute distinction qui ne se fonde en nature, perçoivent l'esprit humain comme l'acmé du psychisme animal, élevé à sa plus haute puissance, et l'homme lui-même, comme le premier des singes, comme le couronnement de la faune :

«On a visiblement abusé de la distinction que l'on a faite si souvent de l'homme *physique* et de l'homme *moral*. L'homme est un être purement physique ; l'homme moral n'est que cet être physique considéré sous un certain point de vue, c'est-à-dire, relativement à quelques-unes de ses façons d'agir, dues à son organisation particulière.»⁴²

L'idéal newtonien de l'uniformité d'action des lois physiques sert de garantie à cette croyance en l'unité de la nature, à partir de laquelle s'oblitérent les antagonismes philosophiques : les lois du monde matériel opèrent uniformément sur tous les objets et dans tous les processus naturels. En situation relative, l'humanité se définit par rapport à l'animalité, qui s'infiltré dans l'homme comme elle se dissout dans le végétal puis dans le minéral, selon la doctrine de l'échelle des êtres.

«Un tout continu sans point d'arrêt»

Après la Révolution française, et quoique Latreille affirme avec une certaine assurance que les prétendus hommes sauvages «n'ont pu soutenir les regards du naturaliste attentif et impartial, sans perdre le merveilleux de leur réputation», l'histoire naturelle de l'homme a en réalité concédé l'essentiel à la thèse continuiste. Le «quadrumane», ainsi nommé par Tyson puis Buffon, est possiblement assigné par ses caractères intrinsèques à son rang dans le tableau zoologique. Mais la réévaluation de la place de certaines «races» humaines dans la création contredit le pseudo-cartésianisme des savants officiels. Selon

le médecin de Manchester Charles White, le «nègre africain» se situe, par ses attributs physiques, au plus près de l'orang-outan dans la «gradation régulière» des êtres⁴³. Alors que Lamarck énonce l'un des premiers scénarios explicites de la transformation de «l'orang d'Angola» en homme, Cuvier, son adversaire anti-évolutionniste, appuie de son autorité le pithécomorphisme de la «race nègre» : «Son museau saillant et ses grosses lèvres, la rapprochent manifestement des singes.»⁴⁴ Et Jules Cloquet, de l'Académie de Médecine, d'argumenter : «Les peuples qui présentent cette dernière conformation se rapprochent beaucoup des singes, sous le rapport de la tête ; ils servent pour ainsi dire de transition de l'espèce humaine à celle des brutes.»⁴⁵

En 1800, puis en 1824, Virey dresse ce constat qui se veut exemplaire : «Si l'homme consiste principalement dans les facultés spirituelles, il est incontestable que le nègre sera moins homme à cet égard ; il se rapprochera davantage de la vie des brutes, puisque nous le voyons obéir plutôt à son ventre, à ses parties sexuelles, enfin à tous ses sens, qu'à la raison [...] ; son âme est, pour ainsi dire, plus enfoncée dans la matière, plus encroûtée dans l'animalité.»⁴⁶ Mais la faconde raciste de White, Virey ou Cuvier n'a rien de novateur. Dès le xviii^e siècle le Noir figure l'être de sens asservi à l'esprit naturel, et un certain Rousselot de Surgy, qui prête sa plume à la sensibilité esclavagiste du moment, lui devine «une intelligence qui semble au-dessous de celle qu'on a admirée dans l'éléphant». Cet auteur incline à penser que «les Nègres forment une race de créatures qui est la gradation par laquelle la nature semble monter, des orang-outangs, des Pongos, à l'homme».⁴⁷

L'hypothèse transformiste va favoriser l'élévation du singe violent-violeur, en lui assurant du même tenant un capital de sympathie zoophilique. Par ses prémisses progressistes, elle rendra plus patente encore la métamorphose «régressive» des races humaines dorénavant qualifiées d'«inférieures». L'homme simiesque, Nègre, Australien, Tasmanien ou Hottentot, investi des signes de la bestialité (pilosité, asocialité, arboricolisme, lubricité, paresse, anthropophagie), fait ainsi la jonction, par le bas de l'échelle dite «de civilisation», avec l'orang-outan, avantageusement décrit dans ses formes et son comportement. «L'intelligence de cet animal est vraiment extraordinaire» assure, à travers les observations de L. Grandpré, Lamarck en 1802⁴⁸. La promotion du «quadrumane» d'Afrique, rebaptisé scientifiquement «*Anthropopithecus*», c'est-à-dire «homme-singe», par le zoologiste Henri de Blainville, accompagne la régression des «sauvages» dans l'univers indifférencié des demi-bêtes. Au jugement de Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, l'espèce hottentote, la plus différente de l'espèce humaine blanche «japétique» par ses caractères généraux, «fait le passage du genre Homme aux genres Orang et Gibbon, conséquemment aux Singes»⁴⁹. On ne s'étonnera pas, dans la continuité de telles vues, de voir d'aucuns prétendre qu'il est impossible de distinguer

l'homme du singe dans la série graduée des êtres vivants : «Si quelqu'un s'obstinait à nier ce que j'avance et à prétendre que ce qui s'applique à tous les animaux ne peut pas s'appliquer également aux hommes, je lui demanderais de me dire où finit l'homme et où commence l'animal.»⁵⁰

Pour être le chef-d'oeuvre de la nature, porté au terme de son excellence, l'homme doit savoir s'humilier. A la fin du XVIII^e siècle, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire était de ces zoologistes qui, sur l'examen du Pongo de Wurmb, avaient cautionné l'existence d'un hiatus salvateur entre l'*Homo troglodytes* et l'*Homo sapiens*. Il publie en 1836 son apostasie : «C'était une faute que la marche progressive des études fait aujourd'hui connaître.» Certes, les différences existent et Geoffroy Saint-Hilaire ne se fait pas faute de les rappeler. Néan-

moins les ont tiré trop différences, tion dont le était «d'arrigement de la rale de notre réhabilitation morphe est navant, non réticents et par le public ries obser-préjugés» : ciennecontro-donc, comme Linnaeus, se ce devient joursencorele question : si

*tang est homme ou singe ? Ni l'un ni l'autre: c'est ce qu'est venu affirmer tout à l'heure l'esprit de tous ! C'est ce qui, en effet, fut ainsi déclaré par les nombreux visiteurs qui affluent au Jardin du Roi.»*⁵¹



Sphynx, d'après Topsell (1658)

classificateurs d'effets deces une préven-but implicite ver au soula-dignité mo-espèce». La del'anthropo-décidée doré-par les savants partiaux, mais des ménage-avant, «sans «Cette an-verse doit au temps de reproduire ; et ainsi, de nos sujet de cette l'orang-ou-

Il y avait assurément quelque démagogie à invoquer, contre le jugement des pairs, le témoignage spontané de la foule. Mais l'unité de la nature paraissait se jouer des classifications et du confort intellectuel des savants de cabinet. Pour le suiveur de Geoffroy Saint-Hilaire, Georges Pouchet, les partisans du «règne humain», opposés à l'inscription de l'homme dans le monde des bêtes, étaient tenus de «revenir au cartésianisme». Or il s'avérait que l'orang n'est ni homme, ni bête, mais un «terme moyen». On découvrait par ailleurs que certaines races humaines ne sont «guère plus intelligentes que certains ani-

maux» et n'ont pas même la notion d'un monde moral : «Combien nous approchons de l'animalité, si nous n'y touchons déjà !». La nature entière atteste les passages, les «intercalations», un «tout continu sans point d'arrêt, sans démarcation tranchée». ⁵²

Conclusion

On voit par là même que le mythe de l'homme-singe, tardivement nourri de jugements racistes et de propositions hâtives sur la marche de la nature, ne date pas de Darwin, même s'il rencontre après 1859, dans l'évolutionnisme anglais, la possibilité d'une ultime métamorphose généalogique et d'une diffusion massive. En réalité, la permutation des signes de la présence humaine au monde s'est accomplie, à intervalles réguliers, tout au long des XVII^e-XIX^e siècles. Elle joua d'une partition simple, annulée dans les similitudes, entre humanité et animalité : la zoophilie attendrie des défenseurs du singe trouvait sa contrepartie critique dans le zoocentrisme des contempteurs de l'humanité «dégradée». Abaisser le sauvage présentant «une tendance vers l'animalité», relever l'intelligence proto-humaine de l'anthropopithèque vivant, à l'instar de l'homme de nuit, dans l'ombre de l'homme raisonnable : ces deux gestes avaient une commande unitaire. Sans ajouter rien aux fictions traditionnelles, sinon le poids de nouvelles anecdotes, les émules de Darwin contribueront à moderniser et varier ce thème archaïque. Vers 1850, l'énigme de l'homme à queue suscite encore des débats savants ⁵³ et la nature du langage des Hottentots, des Mélanésiens ou des Négritos, récemment «découverts», apparaît comme un moyen terme entre le cri animal et l'expression véritablement articulée d'une pensée humaine.

Plus perspicaces, les anthropologues ont interrogé ces mythes «ridicules en apparence» pour leur découvrir un sens réel, politique. Dans ces récits mettant en scène l'homme sylvestre, sous l'homme à queue et les satyres de légende, l'ethnologue est requis de chercher «s'il n'existe pas à l'état de tribu des indigènes méprisés, déclassés ou hérétiques vivant auprès ou au milieu d'une population qui les regarde comme des bêtes». ⁵⁴ Ce serait beaucoup dire que cette réduction critique eût épuisé, avec leur explication, les séductions imaginaires de l'anthropométamorphose. Comme le rappelle Robert Merle, à propos des hommes-bêtes «Yahoos», ces «monstres» dégoûtants, poilus, abjects, croqués par Jonathan Swift à partir, dit-on, du Pygmée de Tyson :

«Mais enfin, ces *yahoos* sont là. Ils ont le mérite étrange d'exister, et une fois qu'on les a vus, il devient difficile de les chasser de son esprit.» ⁵⁵

1. Arthur Lovejoy, *The Great Chain of Being. A Study of the History of an Idea*, New York, Harper & Row, 1965.
2. Cf. *Bestiaires du Moyen Age*, édités par Gabriel Bianciotto, Paris, Stock, 1980, p. 44 (Pierre de Beauvais) et p. 102 (Guillaume Le Clerc de Normandie). Pour une réflexion d'ensemble, Ramona et Desmond Morris, *Hommes et singes*, trad. Marie-Alyx Revellat, Verviers, Gérard & Co, 1971, p. 27 sq.
3. Ovide, *Les Métamorphoses*, trad. Joseph Chamonard, éd. Garnier-Flammarion, 1966, p. 348.
4. Voir Jean Céard, *La nature et les prodiges. L'insolite au xv^e siècle en France*, Genève, Droz, 1977 ; Claude Kappler, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Age*, Paris, Payot, 1980.
5. Olfert Dapper, *Description de l'Afrique*, Amsterdam, Wolfgang, Waesberge, Boom & Van Someren, 1686, p. 257. Page 366, l'auteur récuse cette fable génétique.
6. Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, *Lettres de Peiresc aux Frères Dupuy*, publiées par Philippe Tamizey de Larroque, Paris, Imp. nationale, t. II [1890], lettre de 1633, p. 672 et t. III [1892], lettre de 1634, p. 24.
7. Pierre Gassendi, in Bernard Heuvelmans, *Les bêtes humaines d'Afrique*, Paris, Plon, 1980, p. 243-244.
8. Ernest-Théodore Hamy, «Documents inédits sur l'*Homo Sylvestris* rapporté d'Angola en 1630», extrait du *Bulletin du Muséum d'Histoire naturelle*, 1897, n° 7, p. 277-282.
9. L'orang venait d'Angola, mais le toponyme Guinée a longtemps désigné le «pays des Noirs». Cf. Claude Tardits, «Golfe de Guinée», *Gradhiva*, n° 5, 1988, p. 73-75. Le texte de Tulpus (*Observationes medicae*, Amsterdam, Elzévir, 1641, p. 274-279) est traduit dans B. Heuvelmans, *op. cit.*, p. 248-249.
10. François Froger, *Relation d'un voyage fait en 1695, 1696 & 1697 aux Côtes d'Afrique*, Paris, Chez Nicolas Le Gras, 1699, p. 43.
11. Le récit de Battell est reproduit dans Thomas Huxley, *De la place des hommes dans la nature*, Paris, J.B. Baillière et Fils, 1868, p. 99 sq.
12. Le texte de Bontius, constamment copié, est publié seulement en 1658. J'utilise la traduction de B. Heuvelmans, *op. cit.*, p. 37-38.
13. Voir les analyses et le cahier d'illustrations rassemblées par Giulio Barsanti, «Storia naturale delle Scimmie», *Nuncius*, 1990, fasc. 2, p. 99-165.
14. Georges Louis Leclerc de Buffon, «Nomenclature des singes» (1766), *Histoire naturelle générale et particulière*, édition C.S. Sonnini, Paris, Dufart, t. XXXV, an IX, p. 43.
15. *Voyage et Aventures de François Leguat & de ses compagnons, en deux Isles desertes des Indes Orientales*, Londres, D. Mortier, 1720, t. II, p. 95-97.
16. Les textes anthropologiques de Linné ont été réunis et traduits du latin par Thomas Bendysche, «The History of Anthropology», *Memoirs read before the Anthropological Society of London*, vol. I, 1863-1864, part. II, p. 421-458. Citation p. 425-426. Sur les nations albinos, Leuco-Ethiopiens, Chacrelas, et sur les sources de Linné, consulter B. Heuvelmans, *op. cit.*, 1^{ère} partie, chap. I.
17. Cf. Franck Tinland, *L'homme sauvage. Homo ferus et Homo sylvestris*, Paris, Payot, 1968.
18. Anto Leikola, «The Development of the Species Concept in the Thinking of Linnaeus», in *Histoire du concept d'espèce dans les sciences de la vie*, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1987, p. 54. La dissertation de Hoppius («Anthropomorpha», in C. Linné, *Amoenitates Academicæ*, Erlangæ, vol. VI, 1789, p. 63-76) est reproduite in Th. Bendysche, *op. cit.*, p. 448-458.
19. Albrecht von Haller, cité in Wilfrid Blunt, *Linné 1707-1778 le prince des botanistes*, trad. Françoise Robert, Paris, Belin, 1986, p. 158 ; Cornelius de Pauw, *Recherches philosophiques sur les Américains*, Londres, 1770, t. II, p. 71.
20. Nicolas-Edme Restif de la Bretonne, *La découverte australe* (1781), Paris-Genève, Slatkine Reprints, 1979.
21. Buffon, «Nomenclature des singes», *op. cit.*, éd. Sonnini, p. 40-41.
22. Jean-Jacques Rousseau, *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, Pléiade, t. III, 1964, p. 211. Cf. Robert Wokler, «Perfectible Apes in Decadent Cultures : Rousseau's Anthropology Revisited», *Daedalus*, vol. 107, n° 3, 1978, p. 107-134.
23. Guillaume Rei, «Dissertation sur l'origine des nègres - 1741», rééd. *Revue d'Anthropologie*, 2^{ème} série, t. VI, 1883, p. 566.
24. Edward Tyson, *Orang-Outang, sive Homo Sylvestris : Or, The Anatomy of a Pygmie compared with that of a Monkey, an Ape and a Man*, London, Th. Bennet, D. Brown, 1699, p. 5. Sur le larynx, voir p. 51-52 et sur le cerveau, p. 54-56. Cf. M.F. Ashley Montagu, *Edward Tyson, M.D., F.R.S. 1650-1708 and the Rise of Human and Comparative Anatomy in England*, Philadelphia, The American Philosophical Society, 1943, en part. chap. VIII et IX ; William Bynum, «The Anatomical Method, Natural Theology, and the Functions of the Brain», *ISIS*, vol. LXIV, n° 224, 1973, p. 445-468.
25. Buffon, «Nomenclature des singes», *op. cit.*, p. 43. Cf. R. Wokler, «Tyson and Buffon on the Orang-Utan», *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vol. CLV, 1976, p. 2301-2319 et «The Ape debates in Enlightenment Anthropology», *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vol. CXCII, 1980, p. 1164-1175.
26. René Descartes, *Discours de la Méthode*, 5^{ème} partie. Sur ce contexte intellectuel, voir Denise Chevroton, «La querelle de l'âme des bêtes», *Histoire et Nature*, n° 12-13, 1978, p. 43-82.

27. Jean-Louis Poirier, «Eléments pour une zoologie philosophique», *Critique*, août-sept. 1978, n° 375-376, p. 673.
28. Denis Diderot, *Eléments de physiologie*, Jean Mayer éd., Paris, Didier, 1964, p. 48 et *Le Rêve de D'Alembert*, Paris, Ed. sociales, 1962, p. 103.
29. Buffon, «Nomenclature des singes», *op. cit.*, p. 52.
30. Cf. Claude Blanckaert, «Le trou occipital et la "crâniotomie" comparée des races humaines" (XVIII^e-XIX^e siècle)», in *Le Trou*, Jacques Hainard et Roland Kaehr eds., Neuchâtel, musée d'Ethnographie, 1990, p. 253-299.
31. Julien-Joseph Virey, article «Homme», *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*, Paris, Deterville, t. xv, 1817, p. 211 et 22. Cf. F. Tinland, *L'homme sauvage*, *op. cit.*, p. 119-121 et 193-194.
32. Giulio Barsanti, «L'orang-outan déclassé (Pongo wurmbii, Tied.). Histoire du premier singe à hauteur d'homme (1780-1801) et ébauche d'une théorie de la circularité des sources», in *Histoire de l'anthropologie : hommes, idées, moments*, Claude Blanckaert, Albert Ducros, Jean-Jacques Hublin eds., n° spécial, *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, nouvelle série, t. I, n° 3-4, 1989, p. 67-104.
33. Benoît de Maillet, *Telliamed*, reproduction de l'édition de 1755, Paris, Fayard, 1984, p. 283 et 269-270. Cf. Claudine Cohen, «L'«anthropologie» de Telliamed», in *Histoire de l'anthropologie : hommes, idées, moments*, *op. cit.*, p. 45-56.
34. Buffon, «Les orangs-outangs, ou le Pongo et le Jocko», in *Histoire naturelle générale et particulière*, éd. Sonnini, *op. cit.*, t. xxxv, an ix, p. 79-153. Cf. Jorge Martínez Contreras, «Las costumbres de los monos segun Buffon», *Arbor*, t. cxxxii, n° 157, 1989, p. 41-61.
35. Pierre-André Latreille, «Eclaircissements relatifs aux singes», in Buffon, *Histoire naturelle générale et particulière*, *op. cit.*, t. xxxvi, an ix, p. 262-263.
36. [Foucher d'Obsonville], *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, Paris, Couturier Fils, Vve Tilliard & Fils, 1783, p. 365-378. Citations p. 371, 365. Par un humour involontaire le livre est publié sous les auspices de Buffon.
37. Linné, cité in Th. Bendysche, *op. cit.*, p. 444.
38. Pierre Louis Moreau de Maupertuis, *Œuvres*, Lyon, 1768, t. II, p. 250-251.
39. C. de Pauw, *op. cit.*, t. II, p. 62.
40. Jean-B.-Claude Delisle de Sales, *De la Philosophie de la Nature, ou Traité de morale pour l'espèce humaine*, 3^e éd., Londres, 1777, t. IV, p. 268-269.
41. Julien Offray de La Mettrie, *L'Homme-machine*, Paris, Denoël-Gonthier, 1981, p.107-109.
42. *D'Holbach portatif*, Anthologie préparée par Georgette et Bernard Cazes, Paris, Pauvert, 1967, p. 24.
43. Charles White, *An Account of the Regular Gradation in Man, and in Different Animals and Vegetables*, London, C. Dilly, 1799.
44. Georges Cuvier, *Le règne animal distribué d'après son organisation*, Paris, Deterville, 1817, t. I, p. 95. Jean-Baptiste Monet de Lamarck, *Philosophie zoologique* (1809), rééd. Paris, UGE, 1968, p. 295 sq.
45. Jules Cloquet, *Anatomie de l'homme*, Paris, Imp. C. de Lasteyrie, t. I, 1821, p. 97.
46. J.-J. Virey, *Histoire naturelle du genre humain*, n^o éd. Paris, Crochard, 1824, t. II, p. 170-171.
47. J. Ph. Rousselot de Surgy, in Léon-François Hoffmann, *Le Nègre romantique*, Paris, Payot, 1973, citation p. 69-70.
48. J.-B. Lamarck, *Recherches sur l'organisation des corps vivants*, rééd. Paris, Fayard, 1986, p. 94.
49. Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, *L'Homme. Essai zoologique sur le genre humain*, Paris, Rey et Gravier, 1836, t. II, p. 113.
50. Victor Courtet (1832), cité in Jean Boissel, *Victor Courtet (1813-1867)*, Montpellier, 1972, p. 57, note 10.
51. Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, «Extrait d'un mémoire sur l'orang-outang, vivant actuellement à la Ménagerie. Article premier. Discussion préliminaire», *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, t. II, 1836, p. 581-585.
52. Georges Pouchet, *De la pluralité des races humaines*, Paris, J.B. Baillière et Fils, 1858, p. 18, 38, 22-29.
53. Jean-Dominique Penel, *Homo Caudatus. Les hommes à queue d'Afrique centrale : un avatar de l'imaginaire occidental*, Paris, Société d'Etudes linguistiques et anthropologiques de France, 1982.
54. Edward B. Tylor, *La civilisation primitive*, trad. Pauline Brunet, Paris, Reinwald et Cie, t. I, 1876, chap. X. Citation p. 441.
55. Robert Merle, «L'homme et les Yahoos», Introduction in Jonathan Swift, *Le voyage chez les Houyhnhnms*, Paris, Les Editeurs français réunis, 1960, p. 27.